



**HAL**  
open science

# Écrire une vie, décrypter “ un ” énigme. Marie-Edmée... une jeune fille française sous le Second Empire

Nicole Cadène

► **To cite this version:**

Nicole Cadène. Écrire une vie, décrypter “ un ” énigme. Marie-Edmée... une jeune fille française sous le Second Empire. Catherine Viollet, Danielle Constantin. Genre, sexes et sexualités. Que disent les manuscrits autobiographiques?, Presses universitaires de Rouen et du Havre, pp.75-83, 2016. halshs-03315201

**HAL Id: halshs-03315201**

**<https://shs.hal.science/halshs-03315201>**

Submitted on 5 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire une vie, décrypter « un » énigme.

Marie-Edmée... une jeune fille française sous le Second Empire

Nicole Cadène

GeFeM, Telemme (AMU-CNRS)

Cette recherche<sup>1</sup> s'inscrit dans le courant historiographique qui mène de l'histoire des femmes à celle du genre. Après le mouvement de remémoration amorcé dans les années 1970, quand on s'interrogeait sur la possibilité même d'écrire cette histoire, à partir de traces rares et souvent biaisées, qui a abouti à la mise en visibilité de nombreuses femmes, héroïnes ou victimes oubliées, les questionnements se sont affinés pour déboucher sur l'analyse de la construction des rapports sociaux de sexe et des identités sexuées<sup>2</sup>, une problématique placée au cœur de la présente étude, signalée par une apparente erreur de syntaxe dans le titre, Marie-Edmée accordant « énigme » au masculin.

À cet « énigme éternel », font écho d'autres discordances, temporelles et spatiales. Ainsi, l'illustration de couverture ne représente pas le sujet biographé dont ce n'est pas non plus l'une des œuvres. *Femme dans un intérieur au Strandgade 30*, de Vilhelm Hammershøi, appartient à une aire culturelle et à une époque différentes de celles où s'inscrit l'existence de Marie-Edmée Pau, qui naquit à Lyon le 16 novembre 1845, mourut à Nancy le 7 mars 1871, dont la vie s'écoula pour l'essentiel en Lorraine. Ce tableau datant de 1909 figure dans le *no woman land* qui sépare le moment de la disparition de Marie-Edmée de celui où j'ai commencé à travailler sur elle, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, et signale cette distance. Il permet aussi de la réduire : la position de la mystérieuse jeune femme, représentée de dos, au bout d'une enfilade de portes dont on ne sait si elles s'entrouvrent ou sont sur le point de se refermer, pourrait symboliser le long enfermement des femmes dans la sphère domestique et l'extrême difficulté pour elles à sortir de l'ombre. En dépit de son désir d'immortaliser son nom, Marie-Edmée artiste opta pour une signature dépourvue de patronyme, se rendant ainsi invisible aux historiens de l'art<sup>3</sup>. Elle n'a d'abord retenu l'attention que de quelques pieux biographes surtout sensibles à son humilité

---

<sup>1</sup> Nicole Cadène, « *Mon énigme éternel* », *Marie-Edmée... une jeune fille française sous le Second Empire*, Aix-en-Provence, PUP, « Penser le genre », 2012.

<sup>2</sup> Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS éditions, 2007.

<sup>3</sup> Nicole Cadène, « Marie-Edmée..., une artiste lorraine oubliée », *Annales de l'Est*, 2012-1, p. 197-212.

supposée et à son patriotisme, qui l'ont réduite à l'insignifiance. Elle avait ainsi sombré dans l'oubli lorsque Philippe Lejeune sut entendre le frémissement d'impatience et de révolte qui traverse son journal publié, et reconnu en celui-ci un véritable « chef d'œuvre <sup>4</sup> ». Écrite à partir du manuscrit original du journal, la présente biographie se place dans le sillage du *Moi des demoiselles* : exploration de la psyché de la diariste, elle confirme son talent littéraire exceptionnel. Autre écart, l'histoire de cette Lorraine est publiée dans la collection « Penser le genre » des Presses universitaires de Provence liée au groupe interdisciplinaire GeFeM<sup>5</sup> auquel j'appartiens, ce qui signale ma position.

Ces décalages, tout en soulignant la subjectivité de l'entreprise, visent à approcher au plus près la vérité d'un individu qui ne se reconnaissait pas dans son identité sexuée. Pour échapper aux cadres rigides qui menacent de l'étouffer, Marie-Edmée s'évade dans le passé ou dans l'avenir, dans les rêves, dans les voyages et dans l'aspiration à un au-delà dans lequel la différence des sexes serait abolie... Jamais elle n'est autant elle-même que lorsqu'elle s'éloigne des contraintes qui l'assujettissent. Dès lors, ces décentrement représentent peut-être la meilleure façon de l'aborder.

Genre, résistances... Le premier terme renvoie à la norme, le second, peut-être, à sa transgression. Ces thèmes sont centraux mais non exclusifs dans l'entreprise biographique que je présenterai d'abord. Leur dialectique sera ensuite analysée à travers l'histoire de l'amitié passionnée entre Marie-Edmée Pau et Marie-Paule Courbe, car c'est ici que le conflit entre la norme et le désir atteint son acmé.

\*

Siegfried Kracauer compare le voyage de l'historien à un exil hors de son temps et hors de soi-même. Dès lors, davantage que de l'empathie, la soumission aux documents relève « d'une discipline du regard, d'une technique de l'éveil et de l'attention <sup>6</sup> » qui lui permet de contrôler les effets de sa subjectivité. Comme il semble impossible de se déprendre entièrement de soi, j'ai suivi la piste suggérée par Paul Ricoeur, qui préconise d'opérer un clivage entre une bonne subjectivité, « le moi de recherche », et une mauvaise, « le moi pathétique <sup>7</sup> ».

Je me suis immergée dans journal inédit, entièrement retranscrit avant d'en faire la trame et le

---

<sup>4</sup> Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Seuil, « La couleur de la vie », 1993. *Le Journal de Marie-Edmée*, Plon, 1876.

<sup>5</sup> Genre, Femmes, Méditerranée.

<sup>6</sup> Jacques Revel, « Siegfried Kracauer et le monde d'en-bas », présentation de Siegfried Kracauer, *L'Histoire des avant-dernières choses*, traduit de l'anglais par Claude Orsoni, Stock, « Un ordre d'idée », 2006, p. 28.

<sup>7</sup> François Dosse, *Paul Ricoeur, Michel de Certeau. L'histoire : entre le dire et le faire*, Éditions de l'Herne, « Glose », 2006, p. 18.

fil conducteur d'un récit écrit à quatre mains, mes phrases mêlées à celles de Marie-Edmée, pour rédiger une biographie au fil de sa plume. Son histoire, dont je connaissais d'emblée la fin, m'a longtemps semblé accablante : ayant banni tous ses désirs jugés coupables ou illégitimes selon les normes sociales et morales de son milieu et de son temps, Marie-Edmée trouve la mort à l'âge de vingt-cinq ans pendant la Guerre de 1870. Je ne voulais pas l'emprisonner dans cette destinée tragique ni la réduire à un mal-être. Il fallait desserrer cet étau en me tenant au plus près du texte, de ses nuances, de ses contradictions, de ses ruptures, en restituer la richesse et la densité et le croiser avec d'autres sources, dans une approche micro-historique. J'ai procédé pour cela à un travail de contextualisation et oeuvré à acquérir la culture de Marie-Edmée, lisant les livres qu'elle lisait, contemplant les tableaux qu'elle admirait, écoutant les musiques qui portaient ses rêves, reparcourant ses itinéraires, réitérant ses phrases, les laissant résonner en moi...

Le journal, qui couvre la seconde décennie du Second Empire, possède valeur de témoignage historique. Marie-Edmée est actrice de l'histoire, aussi loin que son « rôle de jeune fille » l'y autorise. Elle participe ainsi à l'accueil des exilés polonais qui affluent à Nancy après l'insurrection de 1863 contre la Russie et s'engage dans la Guerre de 1870. En Lorraine, l'éclosion de sa carrière artistique est favorisée par la protection d'artistes ou de notables sur la personnalité lesquels le journal apporte un éclairage inédit. Parmi les contemporains illustres dont elle a croisé la route, Hetzel l'a employée comme illustratrice avant de la congédier brutalement. Monseigneur Dupanloup, dont elle est allée solliciter le patronage pour la publication de son histoire illustrée de Jeanne d'Arc<sup>8</sup>, l'a entendue en confession.

Malgré un caractère farouche et réservé, Marie-Edmée est tout sauf une solitaire. Il importait de l'envisager dans ses rapports à autrui pour comprendre comment elle s'est définie sous le regard et selon les attentes de son entourage, évaluer sa marge de négociation face aux exigences tacites d'une société provinciale inquisitrice et toujours à l'affût. L'analyse de ses relations avec ses proches, femmes et hommes, permet en outre de saisir au plus près le processus de construction de son identité de genre, d'en mesurer les effets sur sa destinée, de la situer par rapport à une norme que son cas singulier éclaire en retour. Les rôles sexués n'ont jamais été aussi strictement définis qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit aussi l'épanouissement de la vie privée. Depuis la mort de son père militaire en 1856, la jeune fille vit en osmose avec sa mère et son jeune frère. Une mère attentive et aimante, comparable, par sa force de caractère et sa

---

<sup>8</sup> Marie-Edmée, *Histoire de notre petite sœur ou l'enfance de Jeanne d'Arc*, paru à Nancy en livraisons à partir de 1868, est ensuite réédité chez Plon en 1874.

rigueur morale, aux femmes fortes de la Bible. Elle éduque ses deux enfants dans les mêmes valeurs chrétiennes et patriotiques, et projette sur eux de fortes attentes : peut-être se rêve-t-elle en mère d'un héros et d'une sainte. Chacun suivra en effet une trajectoire différente, déterminée le genre, chacun au prix d'une amputation d'une part essentielle de lui-même, au sens propre, pour Gérard, qui perdra un bras à la bataille de Froeshwiller, dont le cas illustre de façon saisissante les réflexions d'Alain Corbin sur la souffrance masculine<sup>9</sup>. Le jeune homme, futur général, marquera l'histoire de son empreinte au prix du reniement de certains idéaux de sa jeunesse. Restée auprès de sa mère qui lui a inculqué des qualités féminines de piété, de modestie et de docilité, Marie-Edmée, bannie du royaume de l'action comme son frère l'est de celui de l'idéal, est empêchée de réaliser ses ambitions héroïques et artistiques. Ainsi, quand Hetzel lui fait dire qu'elle n'a aucun talent, elle cesse aussitôt d'exposer ses oeuvres, se reprochant d'avoir jusqu'ici péché par orgueil. Mais elle s'écarte de la voie tracée pour elle en refusant de se marier, sans pour autant prendre le voile et déjoue une intrigue familiale qui visait à lui faire octroyer un poste de lectrice de l'Impératrice. Engagés dans des voies divergentes, le frère et la sœur éprouvent l'un vis-à-vis de l'autre une incompréhension croissante. Néanmoins, dans les circonstances exceptionnelles de la guerre, chacun-e jouera sa partition sans fausse note, la famille fonctionnant alors comme une trinité. L'analyse des relations de Marie-Edmée avec ses contemporaines, cousines ou amies, permet à la fois de mesurer la distance que la jeune fille entretient avec une norme féminine sur laquelle elle pose un regard critique et l'étroitesse des liens et des solidarités qui l'unissent à ses « semblables ».

Le journal est remarquable par l'acuité du regard que la diariste pose sur elle-même, par sa précision, son honnêteté, sa lucidité : acuité du regard développée dans l'exercice du dessin et de la peinture, qualités d'expression affinées par la lecture des grands auteurs, honnêteté et lucidité favorisées par les pratiques spirituelles, examen de conscience et confession. S'il est commencé sur les instances maternelles pour favoriser le perfectionnement moral et intellectuel de la diariste<sup>10</sup>, il se mue progressivement en « témoin interne » : entre ses pages, la jeune fille noue ce dialogue intérieur qui « donne sa consistance plénière au sentiment d'exister, tout à la fois corporel et psychique.<sup>11</sup> » Parvenue au seuil de la puberté, elle explore une identité

---

<sup>9</sup> Alain Corbin, « Le "sexe en deuil" et l'histoire des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, Aubier, « Collection historique », 1991, p. 91-105.

<sup>10</sup> Nicole Cadène, « Le journal de Marie-Edmée, créer, recréer la jeune fille idéale (France, XIX<sup>e</sup> siècle) », Geneviève Dermenjian, Jacques Guilhaumou, Karine Lambert, *La Place des femmes dans la cité*, Aix-en-Provence, PUP, « Penser le genre », 2012, p. 57-70.

<sup>11</sup> Jean-François Chiantaretto, *Le Témoin interne, trouver la force de résister*, Aubier, « La psychanalyse prise au mot », 2005, p. 9-10.

ineffable, élaborant pour l'exprimer une riche poésie du genre. « Je ne suis rien qu'une ombre auprès de mes compagnes, mon âme n'est pas dans mon corps » écrit-elle ainsi dans un poème composé le soir de ses dix-huit ans. Ce trouble dans le genre est traduit par l'évolution de sa graphie : le jambage du « h », autrefois rigoureusement tracé, s'étire vers le bas puis s'enroule en une boucle presque analogue à celle du « f ». le « e » et le « o » se confondent : *homme* et *femme* finissent presque par se confondre, comme pour abolir la différence des sexes. Seul lieu où la diariste peut exprimer sa singularité, le journal représente aussi son corps symbolique, chargé d'assurer sa pérennité <sup>12</sup>.

En dépit de sa richesse et de sa qualité, il ne saurait être pris comme le reflet littéral d'une vie. Marie-Edmée n'écrit pas quotidiennement, et souvent les vides du journal correspondent à des pleins de son existence. D'où le choix d'introduire des ellipses dans le récit, qui répondent à ses silences, pour briser toute illusion de continuité et d'exhaustivité. La biographie est dépourvue d'introduction : désir que le lecteur parte à sa découverte sans préjugé, soit engagé dans un suspense. Les chapitres, support d'une périodisation, sont d'ampleur inégale pour restituer le *tempo* d'une vie au rythme forcément irrégulier. Chacun est scandé par la succession des saisons auxquelles Marie-Edmée est sensible. Au printemps, elle se sent revivre après la mélancolie hivernale. Elle assiste comme à un miracle à la renaissance de la nature. En mai, mois de Marie, où l'on commémore aussi le triomphe de la Pucelle sous les remparts d'Orléans, cet enchantement se double de ferveur religieuse et de fièvre héroïque. C'est précisément le 31 mai 1866 que Marie-Edmée rencontre Mary. La veille, jour anniversaire de la passion de Jeanne d'Arc, comme elle avait prié sa protectrice bien-aimée, par « un vrai miracle de la Providence », les ténèbres qui l'environnaient avait paru se dissiper. Et voilà maintenant qu'elle est éblouie...

## II.

Une photographie prise en juillet 1866 est le seul document où Marie-Edmée et Mary figurent à égalité, car si l'histoire de leurs relations peut être retracée grâce au journal de la première, en dépit des importantes censures qu'il a subies par la suite, le point de vue de la seconde nous échappe, aucun de ses écrits personnels n'ayant été retrouvé à ce jour. La récente biographie de Gisèle d'Estoc<sup>13</sup> — tel est en effet le pseudonyme, adopté en 1887, sous lequel Marie-Paule Courbe est généralement connue — ne fait que reconduire la vision stéréotypée, entachée d'erreurs et d'anachronismes, des « deux jeunes filles » développée par le journaliste Pierre

<sup>12</sup> Nicole Cadène, « L'invention du genre dans le journal de Marie-Edmée... », Isabelle Luciani, Valérie Piétri (dir.) *Écriture, récit, trouble(s) de soi, perspectives historiques, France XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Aix-en-Provence, PUP, « Le Temps de l'Histoire », 2012, p. 231-246.

<sup>13</sup> Melanie C. Hawthorne, *Finding the Woman Who Didn't Exist. The Curious Life of Gisèle d'Estoc*, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 2013.

Borel dans le premier chapitre de *Maupassant et l'androgynie*<sup>14</sup>, dont le seul mérite est de produire des documents inédits, parmi lesquels cette photo. La confrontation de celle-ci avec d'autres portraits nous permet de nous assurer de l'identité des modèles.

Les deux amies se ressemblent : elles sont jeunes, âgées toutes deux de vingt-et-un ans, brunes et de la même taille. L'identité de leur mise donne une impression de jumeauté. Méprisant les fanfreluches qui transforment les femmes en poupées et entravent leurs mouvements, elles sont vêtues avec une simplicité étudiée, l'une et l'autre attachant de l'importance à ce que Marie-Edmée appelle le « costume » qu'elle distingue de la « toilette », dont elle rejette les apprêts futiles. Mary quant à elle, se travestira par la suite et militera en faveur de l'autorisation du port du pantalon pour les femmes<sup>15</sup>. Leur sobriété vestimentaire, manifeste d'indépendance, affirmation de leur identité d'artiste et de leur rejet du matérialisme bourgeois renvoie ainsi à des ressemblances plus profondes. Marie-Edmée a d'ailleurs rebaptisé son amie « Mary ». Or, selon elle, autant que le costume, le prénom reflète l'être, susceptible de le défigurer lorsqu'il est mal choisi. La diariste ne s'explique pas sur le choix de « Mary », mais cinq de ses dessins datant de 1859 sont signés ainsi, ce qui suggère qu'elle retrouve en son amie un moi refoulé depuis longtemps. Chacune se mire dans le regard de l'autre lorsqu'elles décident de faire mutuellement leurs portraits, hélas disparus, qu'elles exposent au Salon de Metz, en 1867.

Toutefois, la photographie révèle aussi des différences, voire des divergences entre elles. Les formes plantureuses de Mary contrastent avec la minceur de Marie-Edmée dont le visage émacié, éclairé par un demi-sourire, évoque celui d'une mystique. Mary, son corps tourné vers celui de son amie, pose une main sur son épaule, dans un geste d'appropriation. L'attitude de Marie-Edmée est plus ambiguë : elle enlace la taille de Mary mais se détourne d'elle et son regard fixe un point situé hors champ, à droite de l'objectif, qui semble marquer l'entrée d'un monde idéal, visible d'elle seule. Elle semble partagée entre Eros et Agapè. Mais en ce siècle profondément misogyne, la sexualité, *a fortiori* lesbienne, est « moralement irréprésentable<sup>16</sup> », à tel point qu'il n'en est jamais question dans le journal. Pour une catholique élevée dans le culte marial, envisager sa possibilité serait sans doute déjà pécher. Passé le moment de la cristallisation de l'amour, Marie-Edmée est gagnée par la culpabilité. Paradoxalement, c'est la pensée d'un théologien qui va la pousser à résister à sa volonté de rompre et l'engager dans les affres d'une passion destinée à rester inassouvie.

<sup>14</sup> Pierre Borel, *Maupassant et l'androgynie*, Éditions du livre moderne, « sélection », 1944.

<sup>15</sup> Elle fait partie des membres fondateurs de la Ligue de l'affranchissement des femmes. Voir Nicole Cadène, « Gisèle d'Estoc », art.cit. ; « G(isèle) d'Estoc à la ligue de l'affranchissement des femmes », art. cit.

<sup>16</sup> Marie-Jo Bonnet, *Les Deux amies, essai sur le couple de femmes dans l'art*, Éditions Blanche, 2000, p. 120.

Dans son traité *De la connaissance de l'âme*<sup>17</sup>, le Père Gratry, tout en professant une intransigeance absolue sur la morale sexuelle, valorise les effusions de l'amour, présenté comme la seule voie possible du salut, amour qu'il faudra, *in fine*, sacrifier à Dieu. Marie-Edmée entrevoit ici une possibilité pour Mary et pour elle-même de sauver leur âme, l'une par l'autre. Elle convertira Mary à l'amour chrétien et Mary lui apprendra à corriger sa froideur apparente, si peu féminine, dont on lui a si souvent fait le reproche. Mais elle recule devant la fougue de son amie, et surtout devant son refus de se laisser convertir. Elle la soumet à une véritable ascèse, espaçant leurs rencontres, allant jusqu'à les minuter. Mary ne le supporte pas. Les manifestations violentes de sa passion qui effraient tant Marie-Edmée sont certainement liées aux frustrations que celle-ci lui inflige, mais peut-être aussi à un drame originel.

Elle est née le 27 mars 1845, peu de temps après la mort en bas âge d'un frère aîné, Joseph Paul Émile René, puis d'une sœur, Marguerite Paule Mathilde. La récurrence du prénom de Paul-e, laisse supposer qu'elle est une enfant de remplacement, née dans le contexte de deuils non effectués, investie de la tâche impossible de remplacer des aînés idéalisés, d'autant plus accablante que l'un d'eux était de sexe masculin<sup>18</sup>. La naissance, deux ans plus tard, de Marie Isabelle Mathilde à qui on attribua un prénom de chacune de ses aînées, a pu résonner pour elle comme un désaveu, le signe qu'elle ne comblait pas les attentes parentales, alimenter la crainte d'être moins aimée, d'être à son tour remplacée. Cela pourrait expliquer sa soif inextinguible d'un amour exclusif, ici et maintenant. Or, Marie-Edmée cherche à l'entraîner vers le royaume des cieux où règnent déjà les deux anges envolés. Un tel amour traverse Mary au lieu de la réchauffer. Il redouble son malheur, la condamne au non-être. L'amour spirituel serait ainsi aussi menaçant pour elle que l'amour charnel l'est pour Marie-Edmée. Dans cette hypothèse, la passion partagée des deux amies semble vouée à l'échec car elle ne trouve aucun terrain sur lequel s'épanouir. Dès lors, la question du lieu revêt une importance cruciale, et Marie-Edmée déploie de véritables talents de stratège pour la résoudre.

Elle entraîne d'abord son amie dans les églises. À Saint-Vincent de Paul, à Paris, toutes deux s'absorbent dans la contemplation des fresques de Flandrin qui représentent la communion des saints. Toute distance entre la terre et le ciel, l'amour sacré et l'amour profane semble abolie. Les musées sont l'espace sacré d'une communion artistique. La nature est un jardin d'Éden, à condition de se préserver du serpent. Au cours de chaque escapade, Marie-Edmée prend soin de glisser ses pas dans des traces presque effacées qui l'orientent vers une sublimation. Au

---

<sup>17</sup> Alphonse Gratry, *Philosophie. De la connaissance de l'âme*, Douniol, 1857, 2 vol.

<sup>18</sup> Maurice Porot, *L'Enfant de remplacement*, Frison-Roche, 1993.



début de leur rencontre, les deux jeunes filles s'engagent dans un sous-bois « avec une ardeur chasseresses », comme Diane et ses nymphes, que l'art de la Renaissance érigea en archétype de l'Eros féminin. Marie-Edmée sanctifie cette évocation païenne en se répandant en actions de grâce. Trois ans plus tard, sur la colline de Bouxières-aux-Dames où elle éprouve le moment le plus radieux de leur amitié, Marie-Edmée se laisse hanter par le souvenir des chanoinesse qui formaient autrefois ici une société harmonieuse, exclusivement féminine. Dans le parc Monceau, elle évoque les amours platoniques de Raphaël et de Julie, les héros lamartiniens, en proie à la douleur d'une séparation imminente<sup>19</sup>. Car la réunion définitive ne pouvait advenir qu'au ciel, et Marie-Edmée ne s'autorise de véritables effusions qu'à la veille d'une séparation, perçue comme une préfiguration de la mort. Il arrive pourtant qu'un jour qu'elle baisse la garde, lorsque Mary l'entraîne en terrain inconnu, au Théâtre français pour une représentation d'*Hernani*, le 16 août 1867. En dépit de ses tentatives pour contrôler ses émotions, Marie-Edmée laisse bientôt éclater son orgueil d'être celle qui accompagne Mary, objet de l'admiration universelle, Mary qui n'a d'yeux que pour elle. Mais lorsque à son tour, Mary laisse éclater sa « tendresse orgueilleuse », Marie-Edmée fuit à Orléans, ayant « divorcé », affirme-t-elle, de ses « affections terrestres ».

Lors de sa confession à Monseigneur Dupanloup, en dépit d'un désir de sincérité absolu, elle est restée à la surface d'elle-même. Comment lui faire comprendre ? En janvier 1870, elle s'épanche auprès du Père Didon, disciple du Père Gratry : elle a cru déceler, entre elle et lui, une parenté spirituelle. Le passage du journal qui retrace leur entretien a été censuré. Seul subsiste le verdict du Dominicain : « Pour lui aussi je suis une anomalie. Mon éducation m'a séquestrée, m'a desséché le cœur, il faut me traiter comme on traite les infirmes, avec tolérance et pitié. » Dès lors, Marie-Edmée n'espère plus qu'en la justice divine et entreprend un douloureux travail de détachement de la vie.

Les dernières entrées du journal indiquent qu'elle est affranchie des jugements portés sur elle et qu'elle a cessé de se percevoir comme monstrueuse. Certes, « je ne donnerais pas mon expérience, ni mon amour pour les illusions de toutes les fiancées que le printemps couronnera cette année dans le beau pays de France », écrit-elle en avril 1870. Ils sont rares ceux qui, comme elle, ont connu un amour véritable. Marie-Edmée partage encore avec Mary quelques moments heureux à la fin du printemps, mais elle n'a pas consigné le souvenir de ces trois semaines passées ensemble, car la guerre survient, qui oblitère les destinées individuelles.

\*

---

<sup>19</sup> Alphonse de Lamartine, *Raphaël : pages de la vingtième année*, Perrotin, Furne, 1849.

Marie-Edmée se sentait-elle comme une âme masculine emprisonnée dans un corps de femme, ce que suggère le poème écrit le soir de ses dix-huit ans, ou vivait-elle en exil de son propre corps, ce corps frappé d'interdit, qui se révèle être une véritable pierre d'achoppement dans sa relation avec Mary ? « Si j'étais homme » serait alors le revers de son idée sociale si contraignante. Opter pour l'un ou l'autre terme de cette alternative reviendrait à la trahir, elle qui précisément rêvait de dépasser ces frontières. L'introduction du dernier recueil d'articles de Joan Scott, *De l'utilité du genre*, publié en France alors que cette biographie était sous presse, me conforte dans cette position. Reprenant le postulat de la psychanalyse que la différence des sexes représente un dilemme insoluble, ainsi ouverte à toutes sortes de variations dans la façon dont elle est vécue, Scott définit ainsi l'apport de cette « contre-science » à sa formation d'historienne :

le fait de prendre conscience de l'importance de ce qui est insaisissable ainsi que du caractère infini de la quête [...] Un des aspects les plus passionnants de cette façon de penser est qu'elle ébranle les certitudes, et qu'elle met en question jusqu'à notre capacité de savoir. Pas plus nos catégories d'analyse que les fruits – même abondants — de nos recherches ne nous permettent de donner à la différence sexuelle une signification ultime [...] Le caractère insaisissable de la différence des sexes rend celle-ci à la fois impossible à préciser définitivement, et, pour cette raison, historique<sup>20</sup>.

Revenons par conséquent au XIX<sup>e</sup> siècle et au journal, dans lequel se noue la dialectique entre norme (de genre en l'occurrence) et résistance. Marie-Edmée pourrait être comparée à un phare exposé à la tempête. Le sentiment d'étrangeté qu'elle éprouve, combiné avec le maintien, contre vents et marées, d'une posture morale rigide, confère à son regard une acuité sans égale. Son intelligence, sa sensibilité, ses qualités d'observation et d'expression éclairent de leur faisceau le sombre océan des rapports de genre, mettant en lumière la violence symbolique exercée par la société du Second Empire sur ses membres, les jeunes filles surtout. L'histoire de son amitié avec Mary montre comment elle a su tirer parti des contradictions de la norme, sans pour autant la transgresser. Car en dépit (ou grâce) à la doctrine des théologiens, elle a réussi à soustraire, au cœur d'une passion sincère et ravageuse, quelques moments de bonheur à la félicité éternelle.

---

<sup>20</sup> Joan W. Scott, *De l'utilité du genre*, Fayard, « A venir », 2012, p. 14-15.

